

Mon petit «prix Nobel-le»

de

Nathalie Huard Caron

Comme la plupart des récipiendaires dans ma situation, j'ai eu droit à l'avion et au chauffeur privés. C'est avec impatience et grande joie que j'attends cette petite gloire. Je déborde de fierté, même si j'ai déjà à mon actif trois autres titres. Ma *saga* est plutôt originale. Elle défie le stable, le convenable et le vraisemblable. Mais quand un si prestigieux comité de sélection vous rend un si bel hommage de distinction, il faut suivre sa vocation, non?

Il y a dix ans, mon mari et moi sommes en sol ontarien, parsemé de villages ayant pâture et culture en guise d'héritage. C'est dans ce décor champêtre que je réponds à mon premier appel, mais mon essai fait naufrage. Telle une girouette, je change de cap et ne perds pas courage.

Une année s'écoule avant que nous nous implantions dans une région minière et forestière du nord du Québec, l'Abitibi. Mes intentions originelles me ressaisissent et, cette fois, mon projet s'enracine vraiment. Après plusieurs mois de persévérance, le filon à son meilleur; «l'abattage» est long mais ça en vaut la peine. Certaine de mon choix, j'assume mon nouveau destin avec beaucoup de dévotion. Lors de la graduation subséquente appropriée, nous nous réjouissons.

Plusieurs saisons se succèdent, et c'est dans le sud de la Belle Province, en Estrie, que nous décidons d'approfondir nos expertises respectives. J'ai dès lors un peu d'avance sur mon mari inscrit à la «maîtrise» à l'Université de Sherbrooke. Les couleurs automnales flamboyantes me régénèrent l'âme marginale, surtout au moment des vendanges alors que mes qualités féminines sont pressurées. Puis, la cérémonie d'usage a lieu et nous sommes contents.

Après cinq années sous la bannière québécoise, on nous accueille en terre fransaskoise. Dans ce charmant hameau de l'Ouest, la majorité des gens partage nos valeurs familiales; c'est donc plus sécurisant de se diriger vers une troisième moisson, même si, cette fois, me voilà au labour par accident. Pour mon énergie déployée et ma foi conservée, je m'attribuerais un doctorat honorifique. De plus, j'organise moi-même la séance de promotion de mise. Le lilas et le lys orangé parfument l'ambiance exaltée. Nos amis festoient avec nous.

Nous passons la fin de l'été sous le ciel de minuit de Yellowknife. Je me sens désaxée face à cette ville extrême. L'adaptation est difficile, et l'hiver est long. Toutefois, mon état d'hibernation «conceptionnelle», lui, est de très courte durée. Bien que mon mari ait officiellement tiré sa révérence, insidieusement, le «conseil suprême» me décerne un prix «Nobel-le». Réflexion, concertation, révision, la réalité émerge, et de bonnes vacances estivales s'imposent.

Juste avant la rentrée scolaire, nous nous envolons pour un autre coin de pays, le Grand Nord albertain. L'atmosphère paisible qui règne sur cette réserve m'aide beaucoup à accomplir mon ultime mission. J'interroge souvent l'au-delà sur le sens de ce quatrième défi. Pourquoi la vie, d'un incroyable levain de vengeance, a-t-elle su se frayer un véritable chemin d'alliance? Être élue mère trois fois, n'est-ce pas déjà bien au-dessus de la moyenne? Je me rappelle alors le chagrin de ma fausse couche naturelle et ne peux me convaincre d'en provoquer une. Aussi une lueur d'espoir renaît: et si ce don était ma première fille... Le matin crucial, la clinique médicale me commande l'avion privilégié pour me transférer à l'hôpital le plus près. L'ambulance m'attend à l'aéroport. Tout se passe rapidement malgré les douleurs du travail. Et là, le miracle s'opère: mon petit prix «Nobel-le» m'est confié. Je me demande si la «commission divine», déléguée aux octrois d'âmes humaines, a assisté à mon ravissement?

Mon Dieu merci pour ma toute dernière, si inattendue mais si belle, mon grand prix «Nobel-le».